

FIN DU TOUR D'ITALIE EN 1811

CAHIER COMPLÉMENTAIRE ET INÉDIT DU « JOURNAL »

On connaît le *Journal de Stendhal*, exhumé de la Bibliothèque de Grenoble et publié en 1888 par M. Casimir Stryienski, avec une préface de M. de Nion (1). Ce fut la première série des œuvres posthumes de Beyle, dont la mise au jour valut à M. Stryienski une renommée incontestable, sans compter la reconnaissance intime de tous les Stendhaliens.

Le *Journal de Stendhal*, relatant les événements de son adolescence, et, en quelque sorte, son éclosion intellectuelle et sentimentale, est un document de premier ordre. Quoique diversement accueillie par la presse (2), cette autobiographie a permis à de nombreux critiques de renouveler l'exégèse stendhalienne.

M. Stryienski raconte dans son introduction du *Journal* que plusieurs des cahiers furent perdus, le journal de 1807 et 1808, et celui de Russie (1812) entre autres.

Voici, cependant, un important fragment, en possession aujourd'hui de M. C. Stryienski, et provenant de la collection de M. Auguste Cordier, à qui nous laissons la parole :

« Le texte est de la main d'un copiste, très incorrect, avec notes, annexes et corrections de la main de Stendhal.

« Le cahier porte ce titre : *Fin du tour d'Italie en 1811*. La pagination, commençant à 99, donne à penser qu'il manquerait la première partie de ce voyage, comprenant dès lors les pages 1 à 98. La partie que nous donnons ici étant datée du 8 octobre 1811, de Naples,

(1) *Journal de Stendhal (Henri Beyle)*, 1801-1814, Charpentier et C^{ie}, 1888, 1 vol. in-12.

(2) Cf. *Histoire des Œuvres de Stendhal*, pp. 199-221.

nous n'avons pas l'intervalle compris entre cette date d'arrivée à Naples et celle du départ de Milan, précisée dans le *Journal*, à la page 407, par cette phrase: « Je partis de Milan à 1 h. 1/2 le 22 septembre 1811. » Ce voyage a été imposé à Stendhal par la comtesse Simonetta, par prudence, après l'entrevue notée à la page 406 du *Journal*: « Le 21 septembre, à 11 h. 1/2, je remporte cette victoire si longtemps désirée. »

« L'absence durera un peu plus d'un mois, du 22 septembre au 24 octobre suivant. Stendhal, fort amoureux, passe ce long mois à Florence, à Naples, à Ancône dans l'impatience du retour et n'apportant qu'un intérêt fort distrait à tout ce qu'il voit, ainsi qu'il le dit: « J'écrivais tout cela avec ennui et lassitude. » Il revient enfin à Varèse, le 24 octobre, y retrouve la comtesse Simonetta, et leurs amours continuent jusqu'au 13 novembre, date du retour de Stendhal à Paris, son congé si heureusement rempli pour lui étant expiré.

« Il reviendra à Milan en 1813, reverra sa *fair Angela* et complètera sur ce manuscrit toutes ses impressions de 1811 (1).

« Le document que nous reproduisons ici comblera une lacune qui se trouve dans le *Journal de Stendhal*, à la page 410. Muet sur le séjour de Stendhal à Naples, ce journal se trouvera ainsi complété. Le récit du voyage suit pas à pas les cahiers 32 et 33 du journal de 1811, mais ici de nombreuses notes autographes de Stendhal, ajoutées en 1813, augmentent considérablement les 8 pages du texte de l'édition du *Journal*, et forment environ cinquante pages des plus intéressantes, tant au point de vue des observations du voyageur que de l'histoire de ses amours avec M^{me} Piétragrua, alors comtesse Simonetta.

« Cette partie si intéressante de la vie de Stendhal, effleurée seulement dans les 32^e et 33^e cahiers du journal de 1811, qui ne sont en réalité que des notes, se trouve ici complétée et forme un ouvrage absolument inédit. On aura donc ici le double intérêt d'une œuvre inconnue fort curieuse à lire et d'autographes dont les incorrections ont été scrupuleusement respectées (2). »

Nous adressons tous nos remerciements à M. Stryienski, qui a bien voulu nous confier la publication de ce manuscrit et nous permettre d'en faire profiter ceux qui s'intéressent à la biographie du Maître.

ADOLPHE PAUPE.

(1) Nous avons mis entre parenthèses les passages ajoutés par Stendhal en 1813.

(2) Nous avons placé entre [] les fragments du « *Journal* » de 1811, déjà publiés. — (A. P.).

CHAPITRE LVII

Mardi, 8 octobre 1811.

Nous allons à Pompéia, qui sera ma course la plus méridionale. Nous parcourons les rues de Pompéia. Nous descendons dans le théâtre d'Herculaneum, impression d'un masque. Je bâille et m'endors à *la Vestale*, mais j'admire le théâtre de San Carlo. Le plafond est mauvais. La façade me paraît agréable à voir et annonçant bien un théâtre et non un temple, comme les nôtres voudraient le faire. Façade excellente, pleine de chaleur.

Mercredi, 9 octobre 1811.

Je reste en ville. (Naples, en 1803, avait, dit-on, 450 mille habitants. 1813.) Je vois les Studij ou le Musée. Pauvre en tableaux, mais des statues (portraits) pour la plupart belles par le naturel. Celle de Balbus, fondateur du théâtre d'Herculaneum, à cheval. Ridicule de dames romaines, déjà âgées, faisant faire leur portrait en Vénus. Comme l'a remarqué Strombek, toutes les Vénus ont la position de la Vénus de Médicis. J'admire la rue de Tolède, c'est la plus belle que j'ai vue, et surtout la plus peuplée. Il y a à Berlin une rue plus droite et même plus large : c'est, je crois, Frederik-Gasse ; mais les maisons sont trop peu élevées et on n'y voit pas la centième partie de la population qui s'agit dans Tolède. (C'est une physionomie opposée : propreté, silence et tristesse. Observé en janvier 1813.)

Tolède, Chiaja et la partie de la ville du côté de Portici sont uniques au monde. Cela n'est pas exagéré ; j'ai vu Naples en dehors de la société. Tout y était mort pour moi. La bonne musique m'eût ranimé : je n'y ai entendu que de mauvaise, savoir : *la Vestale*, *Raoul de Créqui*, de Fioravanti, et *la Camilla*, de Paër. Si j'eusse eu ici une société comme celle de M^{me} Simonetta à Milan, ou de M. Lamberti, par exemple, la vue des lieux, mêlée d'observations sur les mœurs, m'eût donné beaucoup plus de plaisir ; au contraire, j'étais excédé du manque d'esprit et du mauvais ton de M. L...

CHAPITRE LVIII

Jeudi, 10 octobre 1811.

A une heure du matin, nous partons pour le Vésuve, le

Vicomte, M. Long, sa femme et moi. M^{me} Long se trouve mal au milieu de la montée sur le mâchefer. Le Vicomte lui donne des secours. (M. Long était déjà en haut, moi à mi-côte, examinant le Vicomte et excédé de fatigue. 1813.) Nous sortons de la maison de l'ermite à 4 1/2, nous faisons encore une lieue sur nos ânes ; et enfin entreprenons la grimpée la plus pénible que j'aie faite en ma vie. Il faut se presser beaucoup moins et n'avoir pas mangé chez l'ermite, mais déjeuner sur le cratère.

J'ai été surpris en ne voyant pas l'enfer bouillir au fond du cratère. La description, à un moment de loisir. La plus belle vue du monde, probablement, est celle dont on jouit de la maison de l'ermite. Il y a un livre où nous trouvons une platitude signée Bigot de Préameneu, conseiller d'Etat en France (1). Pas une chose sensée, ce qui est étonnant. Les noms de M^{me} de Staël et de Schlegel. Le Lacryma Christi est imbuvable pour moi. C'est du vin ordinaire de Bourgogne, dans chaque bouteille duquel on eût fait fondre deux livres de sucre. C'est cela et non pas un goût de muscat.

Les raisins sont encore sur la vigne aujourd'hui 10 octobre. Nous sommes de retour à 9 h. 1/2. Je vais à la poste, elle était fermée. J'y retourne à 5 h. et j'arrête une place pour partir par le courrier du 11 octobre. (Elle me coûte 40 frs. de Naples à Terracine : on m'attrape de 4 à 5 fr.) Le soir, je vais encore à Chiaja. Je comptais entrer à Saint-Charles, mais la fatigue l'emporte et je me couche à 10 heures.

11 octobre 1811.

Ce matin, vendredi, à six heures, belle vue du Vésuve, dont les contours étaient éclairés par le soleil qui se levait derrière les deux monts. Celui qui est à gauche, et le moins haut, est l'ancien Vésuve, où l'on trouve les pierres qu'on travaille. De Naples, on ne l'aperçoit que de profil. Le Vésuve qui brûle aujourd'hui est un peu plus élevé et à droite de l'autre. Le peuple de Naples crie à tue-tête et demande toujours. Les chevaux de fiacre y vont fort vite et cela sur un pavé qui fait frémir. Le Palais du Roi a l'air bien, on dit la liste civile fort riche. Il me semble qu'aucun souverain n'a des maisons de campagne seulement comparables à celles du roi de Naples ;

(1) Né en 1747, mort en 1825. — (A. P.)

Portici, Castellamare, Caserta ; et Capo di Monte, où il est à la campagne avec une vue unique peut-être au monde, et à 15 minutes, je crois, du théâtre de San Carlo. Etre l'Intendant de cette Liste civile, place agréable. Volupté du roi Joseph : Il lisait et faisait lire Racine aux dames de la Cour, qui se réunissaient le soir, 8 ou 10 auprès de lui, sans hommes. Quant aux jeunes filles jolies qui n'étaient pas présentées, il en avait formé une troupe de chasseresses, vêtues en Diane, qui allait faire le service auprès de lui, à Capo di Monte. Il paraît que c'est un homme aimable. Il a eu longtemps M^{me} Miller. Il a su s'amuser, chose assez rare parmi messieurs les Rois (1812).

CHAPITRE LIX

Musique à Naples

Un prêtre qui avait quelque bon sens fit imprimer, en 1803, un itinéraire de Naples. Je vais extraire ce qu'il dit de la musique et qui est assez court. Page 289 de l'original in-8°, mais je n'ai pas le temps de rien observer par moi-même. Naples, 10 octobre 1813.

Naples a eu quatre écoles de musique, mais en 1803 il n'y en avait plus que trois où se trouvaient 230 élèves. C'est de ces écoles que, suivant moi, sont sortis les plus grands musiciens du monde, et c'est bien naturel, c'est le pays où l'on aime le mieux la musique. Il y a plus de véritable amour, pour cet art, dans 50 lazzaroni que dans tout le public qui s'extasie, un dimanche, au conservatoire de la rue Bergère. Les grands artistes que Naples a produits vécurent vers l'an 1726, temps où les mœurs étaient si gaies à Paris sous le Régent. Il est naturel de distinguer les chefs d'école de ceux qui n'ont été qu'imitateurs. On place à la tête des premiers Alexandre Scarlatti, qui est regardé comme le fondateur de la musique moderne parce qu'on lui doit la science du contrepoint. Il était de Messine et mourut vers 1725. Porpora mourut à 90 ans, vers 1770. Il a donné au théâtre un grand nombre d'ouvrages et ils sont regardés comme des modèles. Les cantates leur sont encore supérieures. Léo fut son disciple et surpassa son maître. Il mourut à 72 ans, en 1745. Sa manière est inimitable. L'air *Misero pargoletto* de Dunofonte est un chef-d'œuvre d'expression. Francesco Durante naquit à Grumo, village des

environs de Naples. Il rendit facile le contrepoint. Son plus bel ouvrage, ce sont les cantates de Scarlatti arrangées en duos.

CHAPITRE LX

On met au premier rang des musiciens non inventeurs Vinci, le père de ceux qui ont écrit pour la théorie. Son grand mérite est d'unir l'expression la plus vive à la connaissance la plus profonde du contrepoint. Son chef-d'œuvre est l'*Artaxerce* de Metastaso. Il mourut en 1732, à la fleur de l'âge, et, à ce qu'on dit, par l'effet du poison.

Jean-Baptiste Iesi était né à Pergola, dans la Marche, ce qui le fit appeler Pergolèse. Il dit que Pergolèse est mort à 25 ans, *by the Pox*. C'est un sot, mais il nomme à peine Paisiello, Guglielmi et Anfossi. Il beugle en 1803 sur la décadence de l'art. Il a raison. L. Durante fut son maître et il mourut à 25 ans. Vous connaissez ce grand homme. Ses chefs-d'œuvre sont : le *Stabat Mater*, l'*air se cerca se dur*, de l'Olimpiade et la servante maîtresse, dans le genre bouffon. Le père Martini a dit que Pergolèse était porté naturellement au genre *buffo*, et qu'il a des motifs gais jusque dans le *Stabat Mater*. — Hasse, appelé il Sassone, fut élève d'Alexandre Scarlatti. — Jomeli naquit à Averse et mourut en 1775. Il a montré un génie étendu. Le *Miserere* et le *Benedictus* sont ses plus beaux ouvrages, dans la manière noble et simple ; l'*Armide* et l'*Iphigénie*, ce qu'il a fait de mieux pour le théâtre. — Gluck se forma à Naples. On sait que son genre n'est pas l'expression. Ses ouvrages sont pompeux et magnifiques et m'ennuient. David Perez, né à Naples, a composé un *Credo* qui se chante encore dans l'Eglise des Pères de l'Oratoire, à certaines solennités, et l'on va l'entendre.

Traeta fut le maître de Sachini. Il eut plus d'art que son élève qui passa pour avoir eu plus de génie. Le caractère de Sachini est une facilité aimable. On distingue parmi ses compositions *série* le récitatif *Bérénice* : *che fai*, avec l'*air* qui le suit. — Bach, né en Allemagne, fut élevé à Naples. On l'aime à cause de la tendresse qui anime ses compositions. La musique qu'il fit sur le duo : *Se mai piu saro geloso* paraît avec avantage au milieu de celles que les plus excellents maîtres ont composées sur ces paroles. Bach a particulièrement bien réussi

à exprimer l'ironie. Tous ces musiciens moururent vers 1780. — Piccini a été le rival de Jomelli, dans la manière noble ; on ne peut rien préférer à son duo : *Fra, queste ombre miste o cara !* Peut-être doit-on le regarder comme le fondateur du théâtre Buffa actuel. — Paisiello, Guglielmi et Anfossi sont ceux de ses disciples qui ont eu un nom. (Il ne parle pas de Cimarosa !... C'est qu'en 1803 il ne fallait pas le nommer à Naples.)

CHAPITRE LXI

Naples a aussi produit d'excellents chanteurs. On cite Caffarelli, Lzeziello et Farinelli. On sait que ce dernier devint ministre de Philippe V, roi d'Espagne, et Duclos raconte qu'il fut modeste au milieu d'une fortune si inespérée. Il la trouvait trop achetée par l'ennui.

Caffarelli fit élever un palais à Naples, où il plaça cette inscription : *Amphion Thibos, ego domum.*

Naples a aujourd'hui ses théâtres qui sont presque toujours ouverts. Le premier est celui de Saint-Charles, connu de tout le monde ; les autres sont les théâtres del Fondo, des Florentins, le théâtre Nuovo, le théâtre de Pontenovo ; enfin, à côté de mon auberge, on jouait la comédie dans un souterrain. Tout le monde pense que la musique est actuellement, à Naples, dans un état de décadence.

CHAPITRE LXII

Je vais extraire aussi le chapitre des mœurs sur lequel M. Long, qui a éprouvé des fortunes diverses et qui, depuis six ans, est employé dans le royaume de Naples, d'une manière active, a fait quelques notes, écrites en quelques instants, pour me faire plaisir. Je lui dois d'excellents traits de caractère sur les Calabrais. Je n'ai fait aucune remarque de ce genre pendant les 5 à 6 jours que j'ai habité Naples. Aussi ces détails peuvent être faux, mais enfin c'est de la fausseté prise à la source et qui doit encore plus ressembler à la nature que ce qu'impriment à Paris des gens qui n'ont jamais vu le soleil de Naples réfléchi dans cette mer charmante.

Le gouvernement de Naples a souvent changé et n'a jamais, je crois, été bien fort. On peut donc y trouver les beaux caractères que fait naître le climat, pas trop courbés par les lois.

Il y avait à Naples, avant la dynastie de Napoléon, des nobles de deux classes. Ceux de la première jouissaient de beaucoup de distinctions. Toutes les affaires, sans exception, étaient faites par 2 ou 3 mille avocats. On voit ces mœurs dans l'opéra de *la Molinara*, où un baron, qui ne sait pas trop bien écrire dicte une déclaration d'amour à un homme de loi qui se trouve là par hasard. On dit que beaucoup de grandes dames de Naples répondaient ainsi, sur du grand papier et en style officiel, aux lettres aimables qu'on leur écrivait.

A Naples, les hommes sont plus beaux que les femmes. Les femmes de bon ton ont beaucoup de liberté. Elles sortent seules ou avec leurs amants. Ce n'est que parmi les artisans que les maris accompagnent leurs femmes. Il ne tiendrait qu'aux pédants de Naples de se réjouir de ce qu'il n'y a presque pas de filles ; mais c'est qu'elles ne feraient pas leurs frais, vu la grande concurrence (L.).

On voit ce qui doit arriver dans une ville très peuplée, pleine de célibataires et sous un tel climat. Il y a des femmes entretenuées qui, comme ailleurs, se contentent de deux amants, dont un riche qui paie et un autre qu'elles ont dessein d'épouser. Les Napolitaines sont les premières épouseuses du monde. Je parle des filles honnêtes. Elles se livrent à tout, excepté *the **** (L., confirmé par le Vicomte).

On a beaucoup de domestiques, parce qu'ils n'entraînent pas une grande dépense. (Très vrai et digne de réflexions, sur le caractère général.) Pour peu qu'on veuille être considéré, on ne peut se dispenser d'en avoir. Depuis quelque temps, il est encore possible de sortir, sans laquais, le matin ; mais, vers le soir, cette suite est absolument nécessaire à l'homme de bon ton, qui, d'ailleurs, après dîner, ne peut plus paraître à pied. Ainsi ceux qui n'ont pas de voiture attendent que le soleil soit couché pour sortir sans que leur vanité ait à souffrir. Il y a 30 ans, tout le monde portait l'épée, jusqu'aux laquais : les rois français ont fait tomber cet usage, qu'on commençait à abandonner. On est vêtu à Naples comme à Paris. Cependant il est facile de distinguer un Napolitain d'un Français.

CHAPITRE LXIII

La dernière classe du peuple à Naples est célèbre, dans toute l'Europe, sous le nom de *lazzaroni* ; ce mot vient de *Lazzari*,

nom qu'on leur donnait à cause de leur nudité : le Lazare de l'Evangile. Ils vivent dans les rues ou sur le rivage de la mer. On les trouve surtout près du Marché, où ils s'acquittent des derniers emplois de la société. Tout leur avoir se réduit à une chemise et à un caleçon de toile et quand ils n'ont ni maison ni lit, ils couchent sur les bancs qui bordent les rues.

L'hiver, ils ajoutent à leur vêtement un morceau de gros drap de laine dont ils se font une espèce de manteau. Ces gens, comme on le voit, n'ont pas de besoins. On les voit manger, dans la rue, du macaroni, des poissons salés et des légumes ; ils n'ont rien et ne se soucient pas de rien acquérir. Leurs fonctions leur procurent ce qui leur est nécessaire, qui est fort peu de chose, et ils passent doucement la vie. Ils ont fourni à Montesquieu l'occasion de dire une bonne bêtise. (Tout ceci est exact, mais l'abbé aurait pu ajouter que ce caractère est malheureusement le fond de celui de la nation. Personne, dans le peuple, ne pense au lendemain : le jour même apporte, bien ou mal, de quoi vivre. Un ouvrier quelconque qui travaille pour vous, lorsqu'il a de l'argent pour sa semaine, croit vous rendre un véritable service. De là vient la misère de presque toutes les veuves d'artisans et de leurs enfants. Ils n'ont plus d'autres ressources que la mendicité, aussi je ne pense pas que ce fléau disparaîsse de longtemps. Il est autorisé de la sorte. La femme de l'ouvrier n'est à proprement parler, que la femelle de son mari, *who file, mades that,* et va à la messe. Après lui, le déluge. Ceci rappelle les mœurs orientales. (L.). M. de Saint-Nom nous a aussi raconté (bêtise de voyageur, L.) qu'ils font une espèce de corps et qu'ils élisent un Roi qui est toujours pensionné par le gouvernement. Ils aimaienr beaucoup le roi Ferdinand, qui parlait leur langue qui est pleine de vivacité, de comique et de gestes indécents.

CHAPITRE LXIV

Les habitants d'un pays si fertile et si beau se livrent avec fureur au plaisir qui est leur passion dominante. Je ne crois pas qu'on trouve ici beaucoup de ces animaux, tristement raisonnables, qui, sous le nom d'hommes sensés, font la base de la société dans les villes du Nord de l'Europe. Les gens d'ici sont très adonnés à la paresse, à la mollesse, et très

gourmands. Ils observent de grandes formalités dans les plaisirs de la table. (Reste des vieux usages. Mais ici c'est une fureur. Les employés sont payés d'avance de leurs mois, dans toutes ces occasions. Le ministre des Finances ne se le fait même pas dire. L.) Les grands jours sont la fête de St Martin, Noël, le Carnaval et Pâques. Alors tout est profusion ; le matin les rues sont encombrées de masses énormes de comestibles, et tout est consommé en un jour. Les tables des riches sont fort bien servies. (Mensonge infâme, pour tout ce qui n'est pas repas d'ostentation. On sait que les 3/4 des maisons vivent de *minestra verde* et de macaronni et *tiranno la carozza co denti*. L.).

CHAPITRE LXV

Quand on n'a pas traversé le tapage de la rue de Tolède, on ne peut se figurer à quel point le peuple de Naples est criard, vif et gesticulateur. La danse, le chant et les instruments sont un goût général et qu'on satisfait dans tous les instants. Leur amour pour tout ce qui est spectacle perce de tous les côtés. Le peuple se sert beaucoup de tambours, de castagnettes et d'autres instruments qu'on dit d'origine grecque. On se doute bien que toutes les cérémonies de l'église sont des fêtes brillantes. (Tout ceci est vrai. L.) Les prêtres auraient été bien sots et bien peu de leur pays s'ils n'avaient pas pris ce parti. Aussi la religion est-elle une superstition pleine de vivacité. Les jours de fête, les églises sont changées en une espèce de théâtre, décoré d'étoffes et de musique, et toutes les chaises sont tournées vers l'orchestre et non du côté de l'autel.

Tout le temps que j'ai été chez M. Long, j'ai été assourdi par une Madone voisine dont c'était la fête. Toutes les dix minutes, 3 ou 4 trompettes sonnaient avec une force du diable. Le soir, la Madone, devant laquelle nous passions pour aller au théâtre ou sur le quai de la Chiaja, était illuminée à fond et les enfants, qui sautaient autour avec une joie extrême, nous lançaient des feux d'artifices entre les jambes en l'honneur de la Madone. Les frais de cette fête, qui étaient considérables, étaient supportés avec empressement par les voisins, par les Lazzaroni de la Contrado Egiziacha.

Au temps de Noël, tout est plein de *Presepi* qui représentent, en petit, la naissance du Sauveur, avec des figures et des

paysages très bien exécutés. On en trouve dans chaque maison et quelques-uns méritent l'attention d'un homme de goût. L'architecture, les habitations rustiques, les ruines, les divers vêtements, les animaux, les rivières, les ponts, les montagnes, le ciel, les lointains, tout y est traité avec un art infini. — A Noël, le peuple fait des neuvaines, en disant ces Presepi, ou devant les Madones qui sont au coin des rues. Il vient alors, des montagnes, des paysans vigoureux qui jouent de la cornemuse ou d'autres instruments à vent devant les Madones.

CHAPITRE LXVI

Le goût du pays pour les arts paraît dans les pompes funèbres. On se sert de caisses recouvertes de velours brodé en or. Il y a peu de Napolitaines qui n'appartiennent pas à quelque confrérie. Les frères se rendent tour à tour le service de s'en-terrer.

Il paraît que, jusques aux rois français, les gens du pays aimaient à se vêtir d'étoffes précieuses. On n'en voit plus maintenant que dans les appartements dont la plupart sont tendus en étoffes de soie. Ce goût fit tomber celui de la peinture ; mais aujourd'hui, celles qu'on a trouvées à Pompéia et à Herculaneum ont fait revivre la mode de décorer ainsi les appartements.

A Naples, comme à Paris, quand la cour prenait le deuil, tout le monde, jusques aux artisans, se trouvait de la Cour et se mettait en noir. — Naples a un grand nombre de boutiques de glaces et de cafés. (Très bon et très juste. L.) A toutes les heures du jour, elles sont pleines de gens occupés à gesticuler et parler très haut, et à regarder les passants. Les personnes d'un certain rang n'osent pas cependant habiter les cafés, les *conversations* les remplacent. (On appelle ainsi les assemblées à Rome et à Naples. 1813.)

Les Napolitains sont très soumis au gouvernement; mais ils veulent parler de tout, décider de tout et ils le font en criant, à tue-tête. (Très vrai.) Les plus petits artisans prennent du café qui, là comme en France, a remplacé l'usage du vin. Le grand défaut des conversations de Naples est l'ennui. — Le gouvernement et les circonstances ne sont pas arrangés de manière qu'elles puissent être amusantes. On y recherche

comme aimables les nouvellistes. (Vrai. L. Contraste parfait : Genève et Naples. 1813.) Cela seul, aux yeux d'un homme attentif, prouve combien la civilisation y est peu avancée. Il y a loin de là au salon de M^{me} du Deffand. A Naples, on examine la conduite du gouvernement, on se plaint de l'extrême chaleur, on se met à jouer. Il y avait, en 1803, deux clubs. Les meilleures sociétés se réunissaient aux loges des théâtres. On y prend des glaces, on écoute un air ou deux, et l'on s'occupe ensuite d'objets plus intéressants. Il est d'usage qu'une femme qui est accouchée tienne pendant quelque temps maison ouverte : c'est-à-dire que beaucoup de gens viennent la voir et qu'elle leur fait distribuer des glaces. — Un usage qui a survécu au bouleversement amené par les rois français est celui qu'a la noblesse de promener un carrosse une heure avant le coucher du soleil sur le rivage de Chiaga et de Margelina. (Existe encore. L.) Il y a beaucoup de voitures. L'été on va au Mole ou à Pausilipe avant le coucher du soleil.

CHAPITRE LXVII

Ces gens-ci sont extrêmement portés au tapage. Ils se mettent en colère pour fort peu de chose et se calment de même. Le bas peuple n'a aucune espèce d'éducation. Ce sont les hommes de la nature. (Tout ce paragraphe est d'un véritable observateur et très juste. L'auteur napolitain n'a pas pu parler du goût du peuple pour toute espèce de vol domestique, goût qui les a rendus la fable de toute l'Italie. — Le principe est toujours le même : *jouir sans travailler*, par conséquent dérober pour jouir. Il faudrait des voleurs pour deviner les ruses, le génie qu'ils déploient pour voler 10 sous. Ceci s'applique plus particulièrement à Naples. (L.)

Une certaine rudesse inculte se fait sentir jusque dans les premières classes de la société. Le peuple va armé de couteaux. On lui trouve un air frappant de vilité et de bassesse. Dans les discours comme dans les actions, tout est humilité. Les Napolitains étant sans éducation sont aussi sans hypocrisie. Ils adorent leur pays et ne voyagent pas. Les artisans mangent tout ce qu'ils gagnent et, dans leur vieillesse, se font mendiants, manière de vivre que la frugalité naturelle au pays et le grand nombre de distributions qu'on fait aux pauvres,

rend assez commode. On dit que les crimes n'ont pas ici un caractère atroce et qu'on ne compte pas plus de 40 meurtres par an.

La langue du peuple paraît criarde d'abord et grossière; elle est énergique et expressive comme tous les patois : mais elle a des grâces particulières. Elle semble avoir été créée pour faire rire. Beaucoup d'ouvrages sont écrits dans cette langue.

Les divers quartiers ont des dialectes, comme il est naturel de l'attendre d'un peuple plein de vie, pour lequel la religion n'est pas un frein, mais une passion, qui n'est presque gêné par aucune loi et qui est plein de naturel. (Toute cette relation est bien froide, comparée à ce que j'ais senti en 1811-1813.)

CHAPITRE LXVIII

Retour de Naples à Rome, second séjour à Rome et route jusqu'à Ancône. Je partis (écrit le 20 mars 1813) de Naples le 11 octobre 1811, faisant au devoir le sacrifice de l'éruption qu'on prévoyait pour le lendemain. C'est le plus grand sacrifice que je puisse faire et je fus un sot de le faire. Dans le zèle, il entre toujours les 3/4 de bêtise, dit M. de Talleyrand. Mais dans ce temps-là, j'étais encore tout cœur.

CHAPITRE LXIX

Ancône, 19 octobre 1811.

Ancône

[J'écris ces lignes dans la chambre de Livia, sur sa table, en face de la mer qui forme mon horizon, au delà de toutes les cheminées d'Ancône. La mer, c'est-à-dire les rivages (j'écrivais tout cela avec ennui et lassitude. 1813) ne sont pas superbes comme à Naples. Ce sont des rochers arides.] C. C. citadelle (1); travaux considérables auxquels on dépense, dit-on, 12.000 écus par jour; B. arc de triomphe bien conservé de... à six pieds de la mer; C. fanal au bout du môle; D. porte de France; F. petite jetée en simples blocs de pierre. On monte et l'on descend sans cesse dans Ancône, ce qui y restreint beaucoup l'usage des voitures. Les maisons sont en briques et fort hautes, les rues très étroites.

Hier 18, je suis allé à Saint-Cirriaque (en A), mais je n'ai

(1) Ici un petit plan accompagne le texte.

pas songé à voir la fameuse vierge qui ouvrit les yeux après l'arrivée des Français, ce qui voulait dire qu'elle voulait les voir chassés. Il n'y a pas d'arbres à Ancône, on se promène à la porte de France, sur la grève nue et du côté des fortifications nouvelles. Livia me mena à ces deux promenades, le... octobre, jour de mon arrivée.

I have found her much below my ideas, but for the figure, and for the parts. Conducing her to the theater, the very evening for my arrival, she had the figure cachée par une espèce de chapeau et comme elle a un peu la taille de M^{me} la comtesse Simo (1), j'eus pendant quelques pas la délicieuse illusion que j'étais avec elle.

[Livia s'ennuie dans la petite ville d'Ancône où elle voit peu de monde encore. L'ennui la rend apathique et doit même lui donner un peu d'humeur. Son père vit avec une servante de la maison, ce qui fait le malheur de L. Ce père me semble avoir beaucoup du caractère et de l'esprit de mon cousin Rebuffet (2) et être, comme lui, peu apprécié. Aussitôt qu'il me vit, il m'offrit de loger chez lui. J'hésitai un peu et enfin acceptai. J'ai trouvé Livia libre et plongée dans l'ennui. La comparaison de M^{me} de Palfy et de M^{lle} Mimi de Bé... et de... me montre clairement qu'un des effets de l'ennui est de plonger dans une inactivité apathique qui augmente l'ennui, et qu'un moyen presque sûr d'éviter ce gouffre affreux est de se livrer, comme lady Gaybut Grabu, à une activité extrême. Pour se faire aimer d'une femme ennuyée, il faut cacher la théorie, mais, peu à peu, la porter à plus d'activité ; vous serez bientôt pour elle une source de plaisirs. Faire la cour directement à une femme qu'on désire est la plus grande des sottises ; cela ne pourrait réussir qu'avec une femme pure de vanité, et la vanité des femmes est un lieu commun de tous les philosophes. Soient deux sœurs A et B ; si vous voulez plaire à A, ne manquez jamais de marquer des attentions à B.]

Livia était plongée dans l'apathie de l'ennui et, à propos de bottes, ne voulait pas prendre sa leçon ce matin ; je l'ai portée à la prendre par des plaisanteries ; chanter devant moi, et des choses d'amour, l'a certainement occupée. J'ai écrit la portée de sa voix pour lui envoyer de la musique de Mozart. J'ai

(1) Simonetta.

(2) Cf. *Vie de Henri Brulard*, passim.

tiré de son maître la confirmation entière d'une idée à moi. *Bisogna novita pella musica.* Voilà, en Italie, une règle sans exception et qui s'accorde bien avec la sensibilité de ce peuple né pour les arts. Si l'on donnait un opéra de Cimarosa, vient de me dire mon maestro, à la première mesure de chaque air tout le monde le reconnaîtrait et l'opéra ne pourrait durer. Il est convenu que peut-être dans 30 ans les opéras de Cimarosa, un peu oubliés, pourront avoir de nouveau le plus grand succès.

CHAPITRE LXX

*Ne sono collà L*** a take to her the... sans qu'elle se fâche ; elle ne m'a dit qu'impertinent et en riant. Elle me donne des baisers, mais pas comme ceux de miss Angela Boronne le premier jour. I could have her, in two or three days, but I not desire her.* Ce que je désire, c'est de revoir mon Angela. Ce matin, à 8 heures, je suis allé voir mon bon Milanais, *il signor Casatti*, avec lequel je voyage depuis Foligno. Il m'a dit que nous pourrions partir demain matin. Demain est un dimanche, 20 octobre. Nous serons à Milan le mercredi 23.

Je vois beaucoup mieux les mœurs en voyageant ainsi au hasard, qu'en ayant ma calèche et C. (1). Je n'aurais pas quitté l'atmosphère de France. Mon Milanais m'apprend à n'être pas dupe en voyageant en Italie. C'est difficile pour moi. (Astuce, friponnerie et ton naturel du courrier de Rome. le même qui avait été *saltato* la veille de mon arrivée à Rome, 1813.) On demande sans cesse et on a toujours l'air mécontent. Il faut presque faire un marché à chaque poste ; de ce côté, comme de tous les autres, la civilisation est moins avancée qu'en France, mais ils ont LA SENSIBILITÉ et le naturel qui est une conséquence. Ce pays est donc éminemment celui des arts.

J'éprouve que *I am not eloquent but when I am naturel*, mais qu'alors *I am pleasing for women*. Etre donc parfaitement naturel avec lady A. (2). *I found in all my friends in Italy less wit than I expected.* J'étais à leur hauteur il y a quelques années ; il paraît que *I have made some miles on the River of the Knowing.* Gaming et Louy. Bar. (3) et

(1) Crozet.

(2) Angela.

(3) Barral.

Lam. (1) m'ont paru manquer d'esprit. Il en est de même de Béat... Hier, ennuyé un peu, j'ai lu le Juvénal de Cesarotti. J'ai trouvé avec plaisir dans la préface la confirmation de mes idées sur le goût. Les satires, pleines de mots propres que je ne comprends pas, m'ennuieraient également, je crois, quand je les comprendrais. Je ne suis pas d'accord sur ce qui est bien et mal avec Juvénal, et, en second lieu, quand même le mal serait pour nous dans les mêmes choses, se fâcher et tirer de la tristesse (ou de l'indignation) du mal, me semble une haute sottise de laquelle je cherche à me guérir.

Voici le passage de Cesarotti. Voir les notes de Monti dans ses traductions de Perse. La préface de Cesarotti est bonne ; j'y retrouve, exprimées avec douceur et sans *impetto*, beaucoup de corollaires de mes principes, que, par exemple, la peinture des caractères et le *vis comica* manquent entièrement à Horace. C'est un de ses titres pour plaire à une certaine classe de niais. Cesarotti ne voit pas la nature du comique : mais il indique bien le combat de deux passions ridicules comme dans *Letellier* (2). Voici enfin le passage dans lequel Cesarotti et moi nous sommes d'accord, p. 22. « *Il gusto e per sua essenza, misurato, sobrio, guardingo; preferisse il meno al più pronto a schivar un defetto più che ad arrischiare una bellezza.* »

Voilà ce qui diminue tous les artistes, à Paris, il faut être doublement Michel-Ange à Paris pour égaler l'auteur de *Moïse*. (Le 20 septembre, j'ai eu deux marques de naturel, franges de schals, pistolet de... arrêté dans la forêt de Wothenbuttel et, sur-le-champ, deux manques de succès. Accroche. 1813.) De la froideur et l'insignifiance des jeunes gens à Paris. On a un exemple bien frappant dans les A. (3) ?

Cesarotti continue, mais son style tombe dans le commun... « *L'Ardenza all'oposta chi è, che parlando irritatamente a un ribaldo, mi suri i termini e s'arresti a ciò che basta alla casa?* » Je dicterais actuellement 5 à 6 pages bonnes pour moi, mais je suis ennuyé d'écrire. Me faire prêter à Paris les ouvrages de Cesarotti, Monti, Foscolo (l'auteur des lettres d'Ortiz) ; lire leurs préfaces et notes.

(1) Lambert.

(2) Cf. *Journal, in fine.*

(3) Académiciens.

[Le 19, son père, après dîner, me parle du départ devant elle. Tristesse, non pas sombre et passionnée, mais constante. Elle ne faisait pas d'effet sur moi, parce qu'elle me rappelait celle de Mimi de B...]

Promenade sur le bord de la mer dans le genre des dernières promenades avec Mélanie (1). (Triste, silencieuse, de l'humeur. « Puisque vous partez, il n'y a rien à dire. » 1813.) Nous allons au spectacle où *l'Oro non compra l'amore* me fait plaisir. M. Casatti vient m'y dire que nous partons demain à 9 heures, si cela me convient. Il entre dans la loge sans connaître ces dames et y fait 10 minutes de conversation. Cela ne leur paraît pas étrange. Civilisation moins avancée. J'écris ceci encore sur sa table le 20, à 20 minutes du matin, après avoir fait mes porte-manteaux.] Je pars d'Ancône le 20 octobre pour Milan. (1813. Nous suivons le bord de la mer. Case Bruciate. Belle route, telle que je n'en ai jamais vu de plus commode. Longueur infinie des ponts de briques qui traversent les fleuves-torrents tombant de l'Apennin. Ils sont si étroits qu'il n'y peut passer qu'une voiture. Visite à Milanesca Pizzaro. Petit marchand à esprit mercantile. Aisance et naturel de Milanese. Oratoire avec peinture du petit marchand. Promenade à la villa du Comte Mosca. Chute à quoi se réduisent tous les dangers du voyage. 1813.)

DERNIÈRE PARTIE DU « JOURNAL »

SECOND SÉJOUR A MILAN

CHAPITRE LXXI

Ecrit à Varèse, le jeudi 24 octobre 1811.

J'arrive à Milan le 22 octobre 1811 à la nuit tombante, ayant mis moins d'un mois à voir toute l'Italie : je ne touchais pas les pavés en marchant dans les rues. Milanese avait peur d'être assassiné en venant de Lodi. Je revois enfin la *Porta Romana*. [A mesure que mon voyage devient bon, mon journal devient mauvais. Souvent, pour moi, décrire le bonheur c'est l'affaiblir. C'est une plante trop délicate qu'il ne faut pas toucher. Voici quelques fragments décrivant des ins-

(1) Cf. *Journal, passim*.

tants de mon second séjour à Milan.] (Mais rien ne peut rendre le délice continual où j'étais alors et la vivacité folle qui ne me quittait ni jour ni nuit. 1813.) [Hier, 23, croyant suivre les conseils d'une politique sage et plein d'un transport d'amour qui agitait mon âme et me laissait la froideur et le coulant d'un homme qui veut parvenir à une chose difficile, je suis parti de Milan à 2 h 1/2 pour Varèse. Je suis arrivé à Varèse à 8 h. 1/2. Je n'avais jamais lu Ossian, j'ai lu Fingal pour la première fois dans le voiturin. J'ai eu aujourd'hui les aventures et un temps ossianiques.

Je suis parti à cheval à 6 h. 1/4 pour la Madona del Monte. Je suis parvenu à ce lieu élevé et singulier, en parcourant des coteaux aussi beaux que ceux que je me suis figurés pendant toute ma jeunesse. L'aspect du village formé autour de l'église de la Madone est singulier. Les montagnes grandioses. Il y a 4 milles de Varèse au village. Après 2 milles, on aperçoit le lac de Varèse et un mille plus haut celui d'Arona, le lac Majeur. Le soleil se levait environné de vapeurs. Les coteaux inférieurs paraissaient des îles au milieu d'une mer de nuées blanches. Je ne songeais guère à m'arrêter à toutes ces beautés. J'ai pensé seulement que si jamais je voulais vivre quelques mois au sein de la nature il fallait venir m'établir à Saint-Ambroise, à un mille au delà de Varèse, qui est une petite ville, tandis que Saint-Ambroise est un village.

Aux 2/3 du chemin, j'étais descendu de cheval parce qu'il glissait et je voulais arriver plus vite. J'aperçois M. (*il marito*), qui descend. Il me reçoit bien. Je monte plus vite encore, enfin je suis dans le village. On me dit de monter un escalier pour arriver à l'auberge. J'arrive à une église très ornée où on chantait l'office. Je redescends. Je demande le logement de M^{me} P. (1). Je la vois enfin. Je n'ai pas le temps de décrire ce qui s'est passé dans mon cœur. Qu'on se rappelle que pour elle j'avais quitté Naples et Rome avec joie. Je ne lui ai pas dit les choses tendres et charmantes que je pensais en courant la poste, de Rome à Foligno. J'étais tout troublé. J'allais l'embrasser ; elle m'a dit de me souvenir que ce n'était pas l'usage du pays.

Elle m'a demandé si je savais tout ce qui s'était passé. Comme quoi elle s'est horriblement compromise, qu'on savait

(1) M^{me} Piétragrua.

le rendez-vous du bain d'Alamani, que sa petite coquine de femme de chambre, qui était le noble objet des feux de M. Turenne, l'avait trahie, etc., etc. Si j'avais reçu sa lettre? Elle avait ensuite une querelle à me faire. Elle avait ouvert, comme je l'en avais priée, les lettres de Faure et avait cru y voir que d'avance j'avais formé le projet de la mettre sur ma liste en passant à Milan. Je viens de lire attentivement les lettres de Félix, (1) elles ne prouvent que mon amour pour M^{me} P. (2). Il y a une seule phrase qui a pu paraître ambiguë à l'aimable Angela. Mais je compte la lui faire relire et lui faire avouer que cette phrase ne prouve encore que mon amour pour elle. Je ne savais pas trop ce que je faisais. J'ai pris le chocolat avec elle, nous nous sommes allés promener. Pas un bois sur cette montagne.

En venant, la nuit, de Rome à Foligno, je faisais le dialogue de notre première entrevue. Je lui disais des choses si tendres et si gracieuses, peignant si bien ce que je sens pour elle, que les larmes m'en venaient au yeux. Aujourd'hui tout troublé, cherchant à tout prévoir et à convenir de tout pendant l'absence de *the husband*, j'ai dû lui paraître dur et pédantesque. Je sentais que je ne paraissais pas aussi tendre que je l'étais. Mais la crainte de voir entrer à chaque instant M. P. (3) me tenait dans un trouble continu. J'avais à la persuader de revenir bien vite à Milan. Je craignais toujours d'oublier quelque chose. Enfin, je n'ai pas été aimable et je crains que ça n'ait diminué son amour.] (Je crois que je fus plusieurs fois inintelligible *for her*; chez une femme accoutumée à comprendre ceux qui lui parlent au premier mot, cela dut produire froideur. 1813.)

CHAPITRE LXXII

Civita, Isola Bella, le 25 octobre 1811,
à 9 heures du soir.

Hier, j'écrivais ce qui précède avec l'intention de le montrer à A. (4). Tiraillé par la présence d'un beau jeune homme, Antonio, et la crainte de voir entrer celui dont la présence mettait fin à mon bonheur, j'ai été un peu inintelligible et,

(1) Félix Faure.

(2) M^{me} Piétragrua.

(3) M. Piétragrua.

(4) Angela.

peut-être, ai un peu manqué de naturel. Au lieu de montrer mon « journal » à Angela pour lui en demander pardon, je viens de lui écrire avec encore plus de franchise. Peut-être est-ce le propre d'une âme, source de grandes choses, de n'être pas gracieuse dans le moment de l'action où elle cherche toutes ses forces. On se moquera de l'épithète de « grandes » donnée à mes actions d'hier. Le poids était petit, mais le levier n'était rien.

[Je pars ce matin de Varèse pour Laveno, où j'arrive à 11 heures. Je traverse un pays tel que mon imagination ne peut rien désirer. Le voilà trouvé le pays où il faut venir jouir de la nature et à six heures d'une grande ville.] Je pars en bateau, toujours avec la pluie, mêlée d'intervalles de brouillards, pour les îles Borromées. Après une heure un quart de traversée, j'aborde à l'Isola Madre, que je mets une demi-heure à voir. De là, à l'Isola Bella, où j'écris ceci. J'ai vu le Palais. Tableaux négligés de Jordaeus (de Naples). J'ai vu le jardin construit en 1670, construit est le mot. Contemporain de Versailles. Plus grand pour un particulier que Versailles pour un roi, mais aussi sec pour le cœur que Versailles. De la terrasse, vue délicieuse. A gauche, l'Isola Madre et une partie de Palanza ; ensuite, la branche du lac qui va en Suisse dans le lointain ; en face Laveno, à droite, la branche du lac qui va à Sesto. — 5 ou 6 nuances de montagnes cachées par les nuages. — Cette vue fait le pendant de celle de la baie de Naples et est bien plus touchante. Ces îles me semblent produire le sentiment du beau en plus grande quantité que Saint-Pierre. Enfin, mon esprit blâmant par amour, pour un beau trop beau, a trouvé quelque chose où rien n'est à blâmer : *Le pays entre Varèse et Laveno, et probablement les monts de Brianza* (1). [Je crois que même sans la présence et le souvenir de M^{me} P. (2), je préférerais Milan à Naples et à Rome.

Grosseur et grandeur énormes de pins et de lauriers venus dans deux pieds de terre, transportée sur des voûtes.] J'ai écrit une lettre de 8 pages. Hier mon trouble m'empêcha un peu d'être aimable. Mon amour tomba ; il est revenu en entier aujourd'hui (3). (Je le croyais en écrivant. Il fut heureux pour

(1) Cf. *la Chartreuse de Parme*. — (A. C.)

(2) M^{me} Piétragraua.

(3) Sur le mot « grand » retour sans doute à l'idée du chapitre LXXII. Action de

moi de quitter Milan, au milieu de décembre. Si j'y eusse passé un mois de plus, j'envoyais ma démission et y restais. 1813.)

Je crains d'avoir été pédant hier. Elle remarqua que nous avions tous la figure jaune. Elle me montra une lettre de Cimbal avec complaisance, mais seulement une ligne de celle de Turenne. [Ce soir j'ai continué Fingal au bruit de la pluie et même du tonnerre. En me levant, je trouve, grâce au ciel, un temps superbe d'automne avancé, c'est-à-dire des nuages épais, mais très hauts, de la neige sur la cime des montagnes au nord du lac, et la vue parfaitement dégagée. Cela facilitera beaucoup les 8 milles que j'ai à faire au commencement et à la fin de la nuit prochaine.

Ce journal est fait pour Henri s'il vit encore en 1821. Je n'ai pas envie de lui donner occasion de rire aux dépens de celui qui vit aujourd'hui. Celui de 1821 sera devenu froid et plus haïssant.] Sur le mot « grand », comparaison d'Ulysse dans un antre formé de bloc de rochers sans cric et d'un maçon avec cette machine.

CHAPITRE LXXIII

Madona del Monte
le 26 8bre 1811 — 8 heures.

Je n'ai jamais vu d'auberge aussi commode que celle où j'écris ceci. C'est le casin de Benati attenant à l'église.

Je désirais être maître de sortir et de rentrer pendant la nuit. Je prévoyais que cela serait fort difficile : tout s'est arrangé naturellement. J'ai un appartement donnant sur le péristyle de l'église et j'ai là, dans ma poche, la *benedetta chiave* qui me donne la liberté. M. Belati, frère du curé, m'a amusé, pendant une heure et demie, avec tout le respect possible ; moi, de mon côté, je lui faisais ma cour pour en venir au fait de ma clef, le plus amicalement possible. Je n'ai pas eu besoin de commettre cette imprudence. Ang. (1) en a commis une qui fait bien comprendre la différence de l'amour italien et de l'amour français.

grâce. L'homme fort qui agit ne peut pas faire des choses gracieuses. Il entasse des blocs sans ordre, mais ne les ajuste pas comme un maçon avec un outil.

Bien obscur. (H. B.)

(1) Angela.

Je suis venu, par un temps horrible, dans ce qu'on appelle une *portantine*. Cette malheureuse portantine n'était point élégante du tout; elle était formée de quelques bâtons, d'un carreau, d'un morceau de toile jeté sur les bâtons et d'un parapluie de toile cirée, passé entre les bâtons supérieurs et dont j'avais le manche contre la joue. Je croyais que l'auberge de Belati était à l'extrémité du village; opposée à celle qu'habite M^{me} P. (1). Cela était vrai de l'auberge; mais on m'a fait l'honneur de me conduire au Casin; ma marche éclairée par trois flambeaux et faisant événement; toute cette clarté passant devant la porte de M. X... à 6 h. 1/2 et sous un passage étroit et obscur, devant la porte particulière *of the husband*, porte qui s'est trouvée ouverte. J'ai fait le gros dos et enfoncé la tête entre les épaules et ma marche ridicule n'a été aperçue que d'A. (2), qui, un instant après, *is gone with her son, at my casin; she had given me a little billet and said* que justement on logeait deux religieuses dans la chambre par laquelle je devais entrer, que cependant elle ferait tout ce qui serait possible pour que je vinsse à minuit; que lundi elle serait à Milan. Elle m'a paru charmante en me disant cela. Voici ce billet qu'elle m'a glissé dans la main.

*A mezza notte. La gelosia del marito si è vivamente destata. Prudenza! e preparate tutto per repartire domani mattino.
Non più tardi della 7.*

Mais il me semble que le billet était écrit avant les maudites religieuses. Dans ce moment, comme j'écrivais les dernières lignes de l'autre page, on est venu, en chantant, à ma porte d'entrée que je n'avais pas pensé à réouvrir après l'avoir fermée en présence de M. Bellati. C'est peut-être le bel Antoine, je la suis sur-le-champ allé ouvrir; il m'apportait peut-être le contr'ordre d'un rendez-vous en l'honneur duquel j'ai été venté comme au Montcenis.

Mon A. (3) avait raison. Il valait mieux qu'elle vînt. J'ai repoussé cette idée par une considération générale; je songeais à l'auberge de l'autre bout du village et au temps affreux

(1) M^{me} Piétragrua.

(2) Angela.

(3) Angela.

qu'il fera en effet ce soir à minuit. Il eût été mieux de s'assurer de la position de mon logement.

C'est, au reste, le plus pittoresque et le plus commode que je connaisse pour venir composer une tragédie.

Ce matin j'ai parcouru l'Isola Bella de 8 à 9 heures ; je suis allé déjeuner à Palanza. J'ai été à Laveno à midi ; j'en suis parti sur-le-champ ; arrivé à Varèse à 2 h. 1/2. Je me suis tenu au milieu de l'activité extrême de la cuisine pour lier conversation avec le patron curieux (M. Ronchi), lui conter ma fable de M. de Strombeck, que je cherche partout, et surtout si le mauvais temps n'avait point chassé A. (1). Tout a réussi assez bien ; je suis parti par un temps de Montcenis à 4 h. 1/4 après une conversation bien écrite, mais assez vide d'idées avec M. l'avocat *della chiesa*. A moitié chemin pour Saint-Ambroise, j'ai quitté la voiture et pris la portantine. Vous savez le reste. Me voici, à 4 1/2, solitaire dans mon appartement commode. La tempête et le brouillard venant frapper mes vitres et formant le seul bruit que j'entende avec celui de mon petit feu. Je vais lire un volume d'Ossian qui fait tout mon bagage.

CHAPITRE LXXIV

Madona del Monte

27 octobre, 7 h. 10 matin.

Hier à 9 h. 1/2 seconde lettre : *Non e più speranza*, etc... J'ai donc été réduit à me coucher et à lire Ossian. Je mourais de sommeil : je n'avais pas songé à dormir dans la journée. Ne pas oublier cela ; autrement j'aurais pu m'endormir dans le lieu du péril et ne me réveiller qu'au jour, ou bien, accablé de fatigue, je n'aurais goûté qu'imparfaitement le bonheur dont deux religieuses, arrivées hier *a posto*, m'ont privé.

Ces deux religieuses sont-elles des êtres réels ou des fantômes fils de la crainte ? Pendant toute la nuit, les âmes des héros ont gémi au fort de la tempête et ces âmes tristes gémissent encore beaucoup ce matin. Ce matin, le jour est triste, le brouillard nous environne. Si j'eusse été heureux cette nuit, j'avais le projet de proposer de passer incognito ici la journée d'aujourd'hui et de ne partir que lundi matin. *She visits to*

(1) Angela.

me that she will be to morrow evening at Milan. Je compte y être, moi, aujourd'hui à 2 heures.

CHAPITRE LXXV

Milan, 29 octobre.

Je comptais commencer ce journal par la copie d'une lettre d'amant malheureux que je viens d'écrire à la comtesse Simonetta. Mais la copier serait encore beaucoup plus ennuyeux que l'écrire, et c'est beaucoup dire.

Le ciel m'est témoin que j'ai écrit hier à A. (1) une lettre d'amant malheureux pleine de délicatesse et d'un style ferme. Elle était dans le genre de Duclos et n'aurait pas fait tache (?) dans les mémoires du comte de **. Voyez ce que c'est que les écoles différentes, les diverses manières de voir la nature! Cette lettre a paru détestable à A. (1). « Est-ce que vous écririez comme cela si vous étiez malheureux! me disait-elle ce matin. *Street of two Walls.* C'est là que je l'ai vue pour la première fois en liberté. Je cherchais à ne pas penser à ce rendez-vous avant d'y être, pour ne pas devenir fou. Je n'ai pas eu le temps d'être naturel et par conséquent de jouir. Je lui ai appris la prolongation de mon congé. Elle, que *her husband* avait appris mon second voyage à la Madona del Monte, de l'homme même qui m'avait accompagné. Notre amour est persécuté par tous les hasards possibles — les deux religieuses — cet homme qui se trouve faire une longue conversation *with the husband*.

Elle m'a répété plusieurs fois que si un de ses amis venait lui conter tout ce qui nous est arrivé, elle s'en moquerait comme d'un roman. Cette idée paraît l'avoir frappée. Elle m'a dit ce soir qu'à Novarre elle écrirait notre histoire. Ce matin, elle était vraiment alarmée. Il paraît qu'il y a des affaires d'intérêt entre Turenne et elle. Je dois me dire qu'il n'en est que plus flatteur pour moi d'obtenir la victoire.

Ce soir, *by her mother*, at 6 h. 1/2, je l'ai vue pendant une demi-heure vraiment amoureuse et belle d'amour.

Nous parlions sur un banc qui se trouve dans la boutique pendant que *the mother* était occupée avec les commis. Nous étions obligés de parler par plaisanteries. Ce genre où il faut

(1) Angela.
(2) Angela.

être plaisamment tendre est le mien, j'y suis tout naturel et tout heureux. J'ai vu dans ses yeux et dans la rougeur qui couvrait ses joues l'effet assuré du naturel d'une grande âme sur un autre cœur du même genre. Elle m'a parlé de tout quitter et de me suivre en France. Elle m'a dit qu'elle détestait l'Italie. Il paraît qu'elle est trop sûre de l'effet produit par elle sur tout ce qui l'entoure. Elle est tellement au-dessus des autres femmes qu'aucun de ses amis ne peut avoir l'idée de la négliger. On peut être insensible à son mérite, mais une fois qu'on l'a goûté, comme elle paraît seule dans ce genre à Milan il faut rester à ses pieds. Cela pourrait flatter son amour-propre, je ne sais si elle fait le raisonnement nécessaire pour cela. Mais cette certitude la fait bâiller.

Ce matin, toute troublée par tous les hasards qui se tournent contre nous, quand je lui ai annoncé la prolongation miraculeuse de mon congé, elle m'a dit : « Il faut partir. » Elle m'a appris qu'elle allait à Novare. La jalouse *of the husband s'e distata* comme tous les diables. Mais je ne crois pas qu'il ait l'honneur d'être jaloux. Il est le gardien des intérêts de Turenne dont la présence est utile aux siens. On attend ce grand politique ce soir. Il me paraît probable qu'il n'arrive que demain. En attendant, j'ai un rendez-vous pour 10 heures. Mais le coquin de perruquier chez lequel j'ai pris une chambre s'est avisé de suivre A. (1) jusqu'à sa nouvelle maison. (Contrada.)

CHAPITRE LXXVI

[Hier, 28, a été un jour heureux. Je me suis surpris à me dire : « Mon Dieu, que je suis heureux ! » Tout cela pour la lettre de Fx (2) qui m'a appris la prolongation d'un mois. (J'ai touché 1.500 francs.)]

Origine of the History of Painting.

[Sans mon maudit amour pour les arts qui me rend trop difficile sur le beau dans tous les genres, je pensais que, grâce à mon système et à 3 ou 4 heureux hasards qui me sont arrivés, je serais un des hommes les plus heureux.] *This morning, I have made that a time this night. I should go to a very respectable number.* Mais d'abord l'anxiété de l'attente et ensuite

{1} Angela.

{2} Félix Faure.

ce qu'elle me disait agitaient trop l'esprit pour que le corps pût être brillant.

J'ai lu à la chambre Contrada, *dei due Walls*, 150 pages de Lanzi qui, au milieu de son bavardage critique, historique et timide, sent bien les arts en sa qualité d'Italien. Il n'a pas autant de superlatifs que je le craignais. Par exemple, il est la cause de tout ce bavardage. Il blâme Léonard de ce qu'il voulait toujours faire des chefs-d'œuvre. Pour ne pas tomber dans l'erreur de cet homme extraordinaire, je viens d'écrire 4 pages de phrases plates.

Cimbal était à la banque Borome avec moi ; j'ai cherché à l'amadouer par des prévenances gracieuses. Cela a assez bien pris. *But the husband* a fait devant moi des reproches à *his wife* sur son absence de ce matin et sur le retour du fils avec le parapluie. [Je dors très peu depuis un mois. La sensibilité est excitée par le café, les voyages, les nuits passées en voiture et enfin les sensations. Je maigris un peu. Je me porte fort bien. Hier, j'ai dormi pour la première fois 8 à 9 heures après un bain. Je répète que je jouis de la meilleure santé. Je n'ai eu qu'une fois la petite fièvre que me donnent les premiers froids.] J'ai trouvé le froid à Parme en revenant d'Anconi avec M. Felipo Casati. J'ai trouvé une pluie continue, des brouillards, du froid, etc. Finances : touché 1.500 fr.

CHAPITRE LXXVII

At two of o'oclok thè fair Ang. (1) give me the following letter :

Mercoledi.

(Les dates sont aisées à vérifier — j'ai l'almanach royal pour 1811-1813.)

Una sol righa per ricordarmi a te, che amo piu della mia vita, e per dir te che la piu fatati combinazione mi hanno tenuta logato sino dopo le 11; che subito au dai al noto sito, ma tu avi digio partito!... Domani, alle ore 10 spero desire piu fortunata e poterti dire quanto ti amo e quanto soffro per te!... P. S. Alle ore sei di questa sira, io passaro davante al cafe del Sanguirico ni vicinanza della mia nuova casa, la bottega del quale fa angolo alla Contrada del Bochetto...

(1) Angela. — Ce billet est en milanais assez incorrect.

Il y a une erreur de sa part. J'ai lu L[anzi] dans la chambre jusqu'à onze heures et demie.

Milan, 30 octobre 1811.

Si elle n'allait pas à Novare, rien ne me manquerait. Je crois avoir ma liberté pendant le mois de novembre. J'ai passé en revue mes fonds, ce matin, j'ai environ 1.646 fr. J'ai payé au bon Milanais 131 fr. pour la moitié des frais de poste de Foligno à Milan, seul, j'aurais dépensé le quadruple.

Suit of my passion for p[ainting]. I thought to spend to that 30 ou 40 days ever the fame. (I have made the half part in six m[ouths]. 1813.)

The countess Simonetta has spend one hour and half with me into Walls chamber. She seemed to have pleasure for my account two times, for her, three or four. I want out at 2 1/2.

J'allai à Berra, il fallait une permission que je vins chercher. Je trouvai de l'intérêt à une peinture de Giotto et à un tableau d'André Mantegna, because I have a stravagant idea, which cost me già f. 104. This idea should make me forlorn my time à Mocenigo but se (see four lines in the original page...)

CHAPITRE LXXVIII

Milan, 30 octobre 1811.

Pendant son absence du 2 au 15 novembre, j'aurai le temps d'aller à Venise et à Gênes. Mais je ne me sens aucun attrait pour ces voyages. Est-il sage d'user le plaisir que peut me donner Venise, en la voyant quand je n'en ai pas soif, le tout pour pouvoir dire : « J'ai tout vu. » Elle voudrait, à cause de la prudence, que j'allasse à Venise. On y va en 24 ou 30 heures.

[Milan, 2 novembre 1811, *Albergo della citta*.

[Sans doute, la plus belle femme que j'ai eue et peut-être que j'aie vue, c'est A. (1), telle qu'elle me paraissait ce soir en promenant avec elle dans les rues à la lueur des lumières des boutiques. Je ne sais comment elle a été amenée à me dire avec ce naturel qui la distingue, et sans vanité, que quelques-uns de ses amis lui avaient dit qu'elle faisait peur. Cela est vrai. Elle était animée ce soir. Il paraît qu'elle m'aime. Yester-

(1) Angela.

day... and today she has had pleasure. Elle venait de prendre du café avec moi dans une arrière-boutique solitaire ; ses yeux étaient brillants ; sa figure demi-éclairée avait une harmonie suave et cependant était terrible de beauté surnaturelle. On eût dit un être supérieur, qui avait pris la beauté parce que ce déguisement lui convenait mieux qu'un autre, et qui, avec ses yeux pénétrants, lisait au fond de notre âme. Cette figure aurait fait une sibylle sublime]. Je l'ai rencontrée à 6 h. rue des Bachetti, près le café Sanguirico, notre rendez-vous ordinaire ; je l'ai accompagnée jusque chez sa belle-sœur, femme d'un chimiste célèbre, Porta Tecinese, je crois, près San Lorenzo. Je l'ai attendue dans un un café : au bout d'un quart d'heure, elle a repassé : nous sommes allés prendre du café et enfin, après deux heures de promenade, je l'ai quittée près de l'Arcade de la place des Marchands, toujours avec le bel Antonio.

CHAPITRE LXXXIX

Je suis allé voir le *Cénacle* de Bossi, chez M. Rafadi. J'ai été mécontent sous tous les rapports : 1^o du coloris ; 2^o de l'expression. 1^o le coloris est l'opposé de celui de Vinci. Le genre noir et majestueux de Vinci convenait surtout à cette scène. Bossi a pris un coloris illuminé de partout. Il est sûr que, dans une église, son tableau ferait plus d'effet que celui de Léonard. Mais, dans une galerie, le tableau de Bossi déplaira toujours. Un livre fait par l'auteur d'un tableau ôte à ce tableau la grâce nécessaire pour toucher. Pour le prouver, qu'on songe à l'effet contraire, un tableau, trouvé par hasard, d'un auteur malheureux, intéresse sur-le-champ. — 2^o expression. Quant à l'expression, je me charge de prouver (7 novembre 1811) que Judas ressemble à Henri IV. La lèvre inférieure avancée lui donne de la bonté et beauté d'autant plus grande qu'elle n'est pas détruite par l'esprit.

Judas est un homme bon qui a le malheur d'avoir les cheveux rouges. Sans sortir de la nature, la figure de M. N.-S. (de Rome) donnait sur-le-champ un meilleur Judas. Celle du général A —. La campagne aperçue derrière la tête du Christ m'a fait beaucoup de plaisir, même avant que j'y aperçusse du véritable vert. Une tête de Christ, de Guido Reni, que j'ai trouvée dans l'atelier de Rafaelli, a été pour moi une terrible critique du tableau de M. Bossi. La gravure de Morghen me fait beau-

coup plus de plaisir. Ce n'est pas une raison décisive. (7 novembre.) J'ai encore besoin d'une traduction pour plusieurs peintres. Les Carraches, par exemple, dont les noirs me déplaisent. Vu ce matin, 7 nov., la galerie de l'Archevêché. Belle figure de J. César Procacini. Copie de la Madeleine du Corrège, qui me semble jolie. Beau portrait du pape, en petit, de Titien, dit-on. Relief d'un profildu, Titien.

CHAPITRE LXXX

Après cela, je fus trop heureux et trop occupé par les jalou-sies de ces MM. pour avoir le temps d'écrire. Je partis de Milan le 13 novembre, arrivai à Paris le 27 novembre à 5 1/2. *Great.* — Le lendemain, bataille perdue.

Fin

[Présenté en toute humilité à M. H. de B. âgé de 38 ans, qui vivra peut-être en 1821, par son très humble serviteur, plus gai que lui.

Le H. B. de 1811.

Milan, le 29 octobre 1811.]

STENDHAL.